

## UN « MYTHE BIEN DE CHEZ NOUS » : MAURICE RICHARD

Benoît MELANÇON<sup>1</sup>

Maurice Richard (1921-2000) est le plus célèbre joueur de la plus célèbre équipe de hockey en Amérique du Nord, les Canadiens de Montréal. Plus qu'une vedette sportive, Richard est un véritable mythe national. Paradoxalement se conjuguent en lui la grandeur et la proximité, des actes qui le distinguent des mortels et d'autres qui en font un semblable. Par ce mélange, Maurice Richard est une « idole du peuple » typiquement québécoise.

« J'suis juste un joueur de hockey. »  
Maurice Richard

Le 12 mai 1994, le gouvernement d'Ottawa promulguait sa *Loi sur les sports nationaux du Canada*. L'article premier distingue deux pratiques sportives :

Le sport communément appelé hockey sur glace est par la présente reconnu et déclaré être le sport national d'hiver du Canada et le sport communément appelé la crosse est par les présentes reconnu et déclaré être le sport national d'été du Canada.

---

1 Benoît Melançon est professeur titulaire au Département des littératures de langue française à l'Université de Montréal.

Si la crosse n'a qu'un statut marginal aujourd'hui au Canada, il n'en va pas de même du hockey : ce sport est l'objet d'une ferveur populaire qui ne s'est jamais démentie depuis son « invention » au XIX<sup>e</sup> siècle. Le premier ministre du pays, Stephen Harper, vient même de lui consacrer un ouvrage historique, *A Great Game. The Forgotten Leafs and the Rise of Professional Hockey* (2013).

Dans pareil contexte, on ne s'étonnera pas que nombre de joueurs soient devenus au fil du temps des vedettes, voire des mythes. Une des principales chaînes de restauration rapide du pays, Tim Hortons, porte le nom d'un ancien défenseur des Maple Leafs de Toronto. Joueur médiocre et entraîneur guère meilleur, Don Cherry est le commentateur sportif le plus en vue au Canada depuis plus de trente ans. Les joueurs francophones ne sont pas moins célèbres, tant au Québec qu'au Canada anglais. L'ancien ailier droit des Canadiens de Montréal, Guy Lafleur, et son coéquipier Serge Savard, pour ne prendre que deux exemples, sont des porte-parole publicitaires recherchés.

Parmi les figures historiques de ce sport, une place à part doit être réservée à Maurice Richard (1921-2000), le plus célèbre joueur de la plus célèbre équipe de hockey en Amérique du Nord, les Canadiens de Montréal. Le numéro 9 des Canadiens, celui que l'on surnomme « Le Rocket », a été recruté par son club en 1942. Cet ailier droit ne cessera de multiplier les exploits jusqu'à sa retraite après la saison 1959-1960. Il sera notamment le premier joueur à marquer 50 buts en 50 matchs : cela se passait en 1944-1945 ; il faudra attendre 36 ans avant que pareil exploit ne soit réédité. En chiffres, la carrière de Richard se résume ainsi : 1473 minutes de punition, 1111 matchs, 1091 points (dont 626 buts), 18 saisons, 14 sélections au sein de la première ou de la deuxième équipe d'étoiles de la Ligue nationale de hockey, 8 coupes Stanley (emblème du championnat professionnel nord-américain), 1 titre de joueur le plus utile de la ligue (en 1946-1947). Quand il sera suspendu pour avoir frappé un arbitre en mars 1955, une émeute éclatera dans les rues de Montréal : cette suspension privait son équipe de son meilleur joueur. Dans son édition de janvier 1998, le magazine *The Hockey News*, sous la plume de Mike Ulmer, le

classait au cinquième rang des plus grands joueurs de hockey de tous les temps.

Au-delà de ses succès sur la glace, Maurice Richard a aussi été, et reste, une icône culturelle, voire un mythe, ainsi qu'on a pu le démontrer dans un travail d'histoire culturelle (Melançon, 2006)<sup>2</sup>. Il a été l'objet de toutes sortes d'écrits : des articles de périodiques et des textes savants, des biographies et des recueils de souvenirs, des contes et des nouvelles, des romans et des livres pour la jeunesse, des poèmes et des pièces de théâtre. On lui a consacré des chansons, des bandes dessinées, des sculptures, des peintures, des films et des émissions de télévision. Son visage a orné des vêtements, des jouets, des publicités. On a donné son nom à des lieux publics. L'État canadien l'a honoré plusieurs fois (par des timbres, par un billet de banque, par une exposition itinérante). Il n'est pas possible de vivre aujourd'hui au Québec sans connaître son nom.

Ce mythe a ceci de particulier qu'en lui se marient la grandeur et la proximité, des actes qui le distinguent des mortels et d'autres qui en font un semblable. Par ce mélange, Maurice Richard est une « idole du peuple » typiquement québécoise (Pellerin, 1976).

### **Plus grand que nature**

On pourrait multiplier les faits d'armes de Richard sur la glace. Un seul exemple suffira. Le 8 avril 1952, en troisième période, durant les séries éliminatoires, Richard marque un but, qui deviendra le but gagnant du match et de la série, contre Jim « Sugar » Henry, des Bruins de Boston, après avoir été sérieusement blessé auparavant dans le match, au point de perdre conscience. Pour Jack Todd, en 1996, il s'agit du « *greatest [goal] in the history of the game* », du plus grand but de l'histoire du hockey (Todd, 1996, p. C6) ; pour Roch Carrier, en 2000, du « plus beau [but] de l'histoire du monde » (Carrier, 2000, p. 186). Rien de moins. Depuis, on voit partout une photo prise après le match d'un

---

2 *Histoire culturelle* est entendue au sens que lui donne Pascal Ory d'« *histoire sociale des représentations* » (2004, p. 13).

Richard ensanglanté serrant la main du gardien des Bruins, qui s'incline devant lui.

Mais il n'y a pas que sur la glace que Maurice Richard se distingue. Le journaliste sportif Louis Chantigny lui consacre un article dans *Le Petit Journal* du 2 octobre 1960 : « La narration de ses exploits à la radio a jadis, l'espace d'un but, parfois d'une joute, dissipé chez un grand malade son effroyable peur de la mort » (cité dans Daoust, 2006, p. 198). Il y a néanmoins plus spectaculaire :

Le soir du 6 avril 1957, Richard compta quatre buts dont le quatrième a eu un retentissement considérable dans un hôpital de Québec. Suite à une crise cardiaque, un homme ne pouvait plus parler. Hospitalisé, en chaise roulante, il se fait installer devant la télé avec d'autres malades. Au quatrième but du Rocket, notre patient lâche un cri qui fait frémir l'hôpital. Le voilà guéri : il a recouvré l'usage de la parole (cité dans Daoust, 2006, p. 44).

On va à l'occasion jusqu'à attribuer des dons de guérisseur à Maurice Richard, par l'entremise de la télévision.

On peut encore mesurer l'importance de Richard pour ses concitoyens en s'attachant aux comparaisons dont il a été l'objet. Les éditions Grolier ont publié, au début des années 1980, une série d'ouvrages pour enfants dont les titres étaient « Un bon exemple de X », où X changeait de volume en volume. Ces ouvrages existaient en anglais et en français : ils touchaient un vaste lectorat et ils avaient une forte visibilité. Celui sur Richard est *Un bon exemple de ténacité. Maurice Richard raconté aux enfants* (1983). Dans cette collection, « L'une des belles histoires vraies », sous la plume d'Ann Donegan Johnson, Richard côtoyait du beau monde :

Hans Christian Andersen (originalité), Beethoven (don de soi), Alexander Graham Bell (discipline), Ralph Bunche (sens des responsabilités), Cochise (franchise et confiance), Christophe Colomb (curiosité), Confucius (honnêteté), Marie Curie (soif de savoir), Charles Dickens (créativité), Terry Fox (détermination), Benjamin Franklin (sens de l'économie), Elizabeth Fry (bonté), Thomas Jefferson (prévoyance), Helen Keller (persévérance), Paul-Émile Léger (charité), Abraham Lincoln (respect des autres),

les frères Mayo (générosité), Margaret Mead (compréhension), Louis Pasteur (confiance en soi), Jackie Robinson (courage), Eleanor Roosevelt (amour des autres), Albert Schweitzer (dévouement), frères Wright (patience).

Il y a là des créateurs élevés au rang de classiques : Andersen, Beethoven, Dickens. Des figures du passé se rencontrent, ou se rencontrent de nouveau : Colomb et Cochise, Confucius et Lincoln, Franklin et Jefferson. Les inventeurs et les scientifiques n'ont pas été oubliés : Bell, Curie, les Mayo, Mead, Pasteur, Schweitzer, les Wright. Les Canadiens sont rares : quand ils ne sont pas inventeurs (Bell) ou serviteurs du public (Léger), on les a retenus pour leurs prouesses physiques (Maurice Richard ; Fox et sa tentative de traverser le Canada, lui à qui il manquait une jambe). Il y a peu de sportifs professionnels : outre Richard, il n'y a que Jackie Robinson. Et il y a trois prix Nobel : Ralph Bunche (prix Nobel de la paix en 1950 et athlète émérite), Marie Curie (deux fois nobélisée : physique en 1903, chimie en 1911) et Albert Schweitzer (prix Nobel de la paix en 1952). Voilà qui vous exhausse.

## Un proche

Sur la glace, Maurice Richard est l'homme des exploits jugés impossibles avant lui (marquer, quasi inconscient, un but crucial). Hors de la glace, il peut, à distance, rendre la parole à un muet (Melançon, 2009). Quand on le compare, c'est aux plus grands. Pourtant, le même Richard est un proche auquel on s'adresse par son prénom et qu'on tutoie, un voisin, un membre de la famille. Cela était particulièrement visible dans la mise en récit, par le public comme par les médias, de la mort de Richard, le 27 mai 2000<sup>3</sup>.

---

3 Dans *De la mémoire au mémoriel*, l'ouvrage qu'elle a tiré de sa thèse de doctorat en communication, Patricia Clermont présente triplement Maurice Richard, en « étoile du hockey », en « vedette populaire » et en « héros national ». Elle signale, s'agissant de photojournalisme, la coprésence, dans les discours tenus sur lui au moment de sa mort, de la « renommée » et de la « familiarité » (2013, p. 97).

Aussitôt cette mort connue, les partisans endeuillés se cherchent des points de ralliement. Le Forum de Montréal, où Richard a passé toute sa carrière, en cours de transformation en Centre Pepsi, ne fait pas l'affaire pour ces pleureurs de la première heure, pas plus que le Centre Molson, le nouvel aréna des Canadiens de Montréal, jugé trop impersonnel. Quelques-uns fileront à l'Hôtel-Dieu, où Richard est mort, mais le lieu est trop peu associé au joueur pour pouvoir convenir. On est en quête d'un lieu symbolique susceptible de regrouper le plus grand nombre. Autrement dit : où se recueillir ?

Ce sera devant la maison de Richard, rue Péloquin, dans le nord de la ville de Montréal. On y déposera des souvenirs, des fleurs et des messages d'adieu. Les enfants sont nombreux à venir :

Ça fait déjà plus de 9 ans qu'on habite près de chez vous, nous vous avons toujours admiré. Malheureusement, votre départ nous laissera un grand vide dans notre cœur québécois (*Les Canadiens*, 1999-2000, p. 105).

C'est un proche, parfois un voisin, que l'on pleure.

Mais tout le monde ne sait pas où habitait Maurice Richard. On se réunit alors à l'aréna qui porte son nom, lui aussi situé à Montréal, et devant la statue qu'on y trouve. (Il y a aujourd'hui cinq statues de Maurice Richard dans la ville.) Des gens de toutes générations vont y offrir un tribut à leur héros. On revêt le joueur de bronze du drapeau fleurdelisé du Québec et d'une écharpe aux couleurs des Canadiens. On laisse à ses pieds des fleurs, des dessins, des photos, des collages et des objets bigarrés (rondelle de ruban adhésif, chandelle, cigare, bâton de hockey). On lui confie des messages :

Il y a un être cher  
de moins sur la terre  
Mais... il y a une  
étoile de plus au ciel.

Maurice CH #9 (*Les Canadiens*, 1999-2000, p. 91).

Dans ces messages, l'emploi du prénom et le tutoiement sont monnaie courante : « À Dieu mon grand. On t'aime » ; « Maurice. On dit pas adieu à un homme comme toi. On dit salut !!! » ; « Ton souvenir est comme un livre bien aimé, qu'on lit sans cesse et qui jamais n'est fermé. Merci Maurice 9 » ; « Tes bras meurtris ont porté le flambeau. Maintenant, ils peuvent se reposer » ; « Au Rocket, sois heureux et veille sur moi. » Les passants échangent leurs souvenirs du Rocket, entre eux ou pour les journalistes. On vient même prier. Cet autel improvisé, comme celui de la rue Péloquin, n'est soumis à aucune des contraintes protocolaires des autres lieux, officiels ceux-là, qui serviront au culte de Maurice Richard.

Le 30 mai 2000, de 8 heures à 22 heures, le corps de Maurice Richard est exposé en chapelle ardente au Centre Molson de Montréal. Ce centre sportif a remplacé le Forum en 1996 et Richard n'y a jamais joué, mais il est devenu le « domicile » des Canadiens et, à ce titre, il s'imposait comme lieu de recueillement. Le cercueil reposait sur la surface de jeu. La mise en scène insistait sur la solennité de l'événement. La famille de Richard se tenait près du cercueil. Deux affiches géantes représentaient le Rocket : l'une, en noir et blanc, était une photo ancienne qui mettait en valeur le regard du joueur ; l'autre, en couleurs, montrait Richard revêtu du chandail rouge des Canadiens, le chandail numéro 9, un flambeau à la main. La bannière bleu-blanc-rouge rappelant que le numéro 9 de Maurice Richard avait été retiré et que plus personne ne pouvait le choisir parmi les joueurs des Canadiens avait été ramenée des cintres à la hauteur de la patinoire. La musique d'ambiance était classique. Plus de 115 000 fidèles auraient défilé devant le cercueil ouvert de l'idole du lieu. Ils pouvaient laisser un témoignage en signant un registre installé dans un chapiteau situé près du Cours Windsor, à côté du Centre Molson.

L'ensemble des registres disposés sous ce chapiteau n'a pas été rendu public, mais une anthologie a paru en 2008, *Maurice Richard. Paroles d'un peuple*, sous la direction de Michel Foisy et de Maurice Richard junior. Pour saisir la familiarité ressentie par le public envers Richard, il s'agit d'un document essentiel. S'y élabore une triple représentation du joueur.

Quand Maurice Richard meurt en 2000, à 78 ans, il prit sa retraite depuis 40 ans. Parmi les gens venus lui rendre hommage se trouvent certes des personnes qui l'ont vu jouer, mais plusieurs n'ont aucune connaissance directe de l'athlète « au faite de sa gloire », pour reprendre la formule consacrée. Les messages destinés à Richard et à sa famille proviennent souvent des enfants de ceux qui l'ont vu jouer, voire de leurs petits-enfants. Parfois ce sont des parents qui écrivent pour leur enfant, après avoir tracé le contour de sa main :

Voici ma petite main  
 prête à recevoir le  
 Flambeau !!!  
 « Merci Rocket ! »  
 Alexis  
 Ouellette  
 2 ans (Foisy & Richard, 2008, p. 128).

Parfois ce sont les enfants eux-mêmes qui s'adressent à l'idole :

J'ai seulement 24 ans, je  
 n'ai jamais vu jouer le  
 Rocket, mais il demeure un [*sic*]  
 de mes idoles. Maurice Richard  
 dépasse le hockey, il représente  
 pour tous, le Québec, la passion  
 et la détermination (Foisy & Richard, 2008, p. 70).

La transmission mémorielle est une transmission familiale, de père en fils ou en petit-fils<sup>34</sup>.

Cette transmission s'incarne dans un objet, le *flambeau* que se passeraient les partisans de génération en génération, lui qui incarne l'histoire du club. Ce flambeau est tantôt métaphorique – il est le passé glorieux de l'équipe surnommée « la sainte

4 Le modèle de transmission est largement masculin, mais pas uniquement. Une étude de la représentation de Maurice Richard du point de vue du *genre* devrait être menée, dans le prolongement du mémoire d'Anouk Bélanger (1995).



flanelle » –, tantôt concret – il fait partie de la stratégie de marketing de l'équipe et, à ce titre, il est désormais présent sur la glace avant le début des matchs des Canadiens à Montréal. Il trouve son origine dans un passage d'un poème écrit en 1915, « *In Flanders Field* », par le militaire John McCrae : « Nos bras meurtris vous tendent le flambeau, à vous toujours de le porter bien haut » (« *To you from failing hands we throw / The torch ; be yours to hold it high* »). Cette exhortation orne les murs des vestiaires de l'équipe depuis plusieurs décennies. Nombre d'écrits médiatiques, de textes littéraires, de chansons (Melançon, 2013), l'évoquent : les vrais fans de l'équipe devraient avoir à cœur de faire circuler le flambeau. Lors de la fermeture du Forum de Montréal, le 11 mars 1996, une mise en scène élaborée se terminait par la remise d'un flambeau à un joueur, réputé représenter le mieux l'épopée du hockey à Montréal. Sans surprise, il s'agissait de Maurice Richard.

Mort, Richard peut rejoindre un groupe très sélect, celui des « fantômes du Forum ». De quoi s'agit-il ? Ces « fantômes » seraient les esprits des anciens joueurs des Canadiens de Montréal. Ils aideraient, dans l'ombre, les joueurs venus après eux. Leur intervention expliquerait certaines victoires tout à fait imprévisibles de l'équipe de Montréal. Les pèlerins du 31 mai 2000 avaient cette confrérie à l'esprit en s'adressant à leur héros :

Merci pour ce que tu as fait  
Le Forum avait ses fantômes  
Le Centre Molson a une âme (Foisy & Richard, 2008, p. 52).

Ça sent la coupe !  
Le 9 repart en neuf !  
Le club des fantomes [*sic*]  
a son capitaine (Foisy & Richard, 2008, p. 128).

Il va de soi que Maurice Richard, où qu'il soit, continuera d'intercéder auprès des joueurs qui ont pris sa place.

Famille, flambeau, fantôme : le Rocket, même dans la mort, reste aux côtés des siens.

## Passer le mythe

Comment Maurice Richard en est-il venu à occuper une telle place dans l'imaginaire des Québécois ?

On l'a déjà dit : la culture littéraire (essai, roman, poésie, théâtre) a beaucoup représenté Richard. C'est aussi vrai des autres arts (bande dessinée, chanson, cinéma, peinture, photographie, sculpture). On aurait cependant tort, réfléchissant à la constitution de l'icône, de ne pas s'attacher à des représentations dans des sphères inattendues.

Maurice Richard apparaît dans des manuels d'apprentissage de la lecture (Marois, 2000) et dans des grammaires destinées au marché scolaire (Jacob & Laurin, 1994). La toponymie québécoise fait une large place à son nom : on a nommé un lac, une baie, des parcs, des places et des rues en son honneur. Par la publicité, comme tant d'autres sportifs contemporains (Trujillo, 1994), il est entré dans la vie quotidienne de ses contemporains. Les objets à son effigie ne se comptent plus (Posen, 2004).

Les médias ont joué un rôle considérable dans la mythification de Richard, tout en le maintenant dans une paradoxale proximité. Sur ce plan, deux choses doivent être signalées.

La télévision est entrée plus rapidement dans les ménages québécois qu'on ne le croit généralement : en 1956, selon Yvan Lamonde et Pierre-François Hébert, près des deux tiers d'entre eux (64,2 %) auraient possédé la télévision, quatre ans après son introduction au Canada (Lamonde & Hébert, 1981, p. 65). Les téléspectateurs ont donc pu voir des images mobiles du joueur dès les années 1950. Pourtant, quand ils évoquent le Maurice Richard de l'après-guerre, quand ils pensent au joueur actif, quand ils tissent leurs souvenirs à ceux du Rocket, ses partisans reviennent à la radio et presque seulement à elle. Le Maurice Richard qui a tant marqué les esprits à partir de 1942 est une créature dont on connaissait le visage, mais dont on ne pouvait, pendant longtemps, qu'imaginer les mouvements sur la glace. Ce Maurice-là est une construction largement imaginaire.

Répétons-le : le 8 avril 1952, Maurice Richard marque un but dramatique. Voici le récit qu'en fait l'écrivain Roch Carrier 48 ans plus tard :

Le Rocket s'affale sur le dos, jambes écartées, les bras en croix. Les partisans pensent au Christ crucifié. Dans la catholique province de Québec, en ce temps de l'année, on pense beaucoup au Vendredi saint, le jour où le Christ est mort sur la croix. Le silence, au Forum, est consternant. Les gens voudraient se mettre à genoux. Pâques, le jour de Sa Résurrection, n'est pas loin non plus... Soudain le Rocket bouge. La foule éclate. Le Christ ressuscite ! (Carrier, 2000, p. 185)

Or il n'existe pas d'images télévisuelles de cette blessure, et bien peu de photographies. Carrier raconte (invente) ce qu'il a entendu à la radio.

La seconde dimension de sa construction médiatique est le recours qu'ont eu plusieurs publications à Maurice Richard comme chroniqueur. L'essentiel de son œuvre en prose se trouve dans ses chroniques de *Samedi-Dimanche* (sous le titre « Le tour du chapeau », 1952-1954), de *Parlons sport* (au début des années 1960), de *Dimanche-matin* (durant les années 1960, 1970 et 1980), de *La Presse* (1985-2000) et d'une éphémère revue new yorkaise, *Maurice Richard's Hockey Illustrated*. Il est de notoriété publique que Richard ne rédigeait pas ses textes, mais qu'il les dictait. Les scripteurs de ses propos ont largement conservé leur tour oral, ce qui était clair dès les titres retenus : « On a consulté mon entourage » (1998) ; « Je n'ai jamais brisé trois bâtons sur le dos de Laycoe » (2000). Maurice Richard, pendant sa carrière, puis une fois à la retraite, s'adressait à son public sur le ton de la conversation. Un mythe parlait familièrement. Comment s'étonner dès lors du recours, chez ce public, à l'interpellation par le prénom et au tutoiement<sup>5</sup> ? C'est le dialogue qui continuait.

---

5 Le statut du tutoiement est l'objet, au Québec, de nombre de débats assez acrimonieux, bien au-delà du cercle des linguistes. On comparera, par exemple, le pamphlet de Carole Simard, *Cette impolitesse qui nous distingue* (1994), et l'étude de Diane Vincent, « Le Québec à tu et à toi » (dans Laforest, 1997, pp. 105-118).

De la même façon, quand sont apparus les symptômes des maladies qui allaient l'emporter, Richard a joué la carte de la proximité. « Maurice Richard. "Le point sur ma maladie." Texte intégral de sa conférence de presse », titrait l'hebdomadaire *Dernière heure* le 4 juillet 1998. Trois mois auparavant, il était en première page du quotidien *La Presse* : « Je me sens très bien ! » affirmait-il en manchette. Même affaibli, Maurice Richard ne se réfugiait pas dans quelque Olympe.

### **Mythe, mon voisin, mon semblable**

Doit-on s'étonner de l'existence, au Québec, de cette figure paradoxale, le « mythe bien de chez nous » ? Non.

Le Québec d'aujourd'hui aime la réussite, et encore plus la réussite internationale. Rien ne lui fait plus plaisir que le succès d'une de ses divas aux États-Unis (Demers 1999), d'un de ses cirques au Japon (Beaunoyer 2004), d'un de ses participants dans un sport spectaculaire (acrobaties à ski, nage synchronisée, volley-ball de plage). Le Québec d'aujourd'hui préfère l'émotion brute à la grandeur.

Maurice Richard est le mythe idéal pour ce Québec-là<sup>65</sup>.

Il a réussi à une époque où les siens tardaient à s'affirmer, et sa réussite était québécoise, canadienne, nord-américaine, internationale. Durant sa carrière, il a brisé nombre de records. Il était celui qui triomphait : des autres équipes, de l'adversité, de la violence, de l'injustice. Il était un champion national et, de plus, il avait le sens du drame. Ses réussites étaient spectaculaires. C'était un homme d'action.

Pourtant, rien ne lui était plus étranger que la grandeur. Il était l'homme d'une idée simple (d'une simple idée) : *scorer* (marquer). N'a-t-il pas continuellement répété qu'il n'était « qu'un joueur de hockey » ? N'était-il pas un membre de la famille ? Jusque dans ses difficultés, il restait un des siens. Quand il marquait, on sentait toujours l'effort. Quand il parlait, ça ne lui venait pas naturellement.

---

6 Pour le statut symbolique de Maurice Richard au Canada anglais, évidemment différent de celui qu'il a au Québec, voir Melançon (2006, pp. 223-238).

Quand il était ovationné, il ne savait pas comment réagir. Quand la souffrance l'accablait, il ne se cachait pas : l'homme au regard de feu n'avait pas peur de ses larmes. Il était comme tout le monde.

Pour honorer les exploits des sportifs québécois, l'organisme Sports-Québec a créé un trophée. Elle a voulu du même coup honorer un des athlètes les plus (re)connus de l'histoire québécoise. Elle a nommé ce trophée le « Maurice ». Il n'est pas nécessaire de dire le nom de famille de ce Maurice-là. Voilà un mythe réduit à la familiarité du seul prénom.

## Références

- Beaunoyer, J. (2004). *Dans les coulisses du Cirque du soleil*. Montréal : Québec Amérique.
- Bélanger, A. (1995). *Le hockey au Québec : un milieu homosocial au cœur du projet de subjectivation nationale*. Mémoire de maîtrise, Université de Montréal.
- Les Canadiens*. Vol. 15, n° 7, 1999-2000.
- Carrier, R. (2000). *Le Rocket*. Montréal : Stanké.
- Clermont, P. (2013). *De la mémoire au mémoriel. Maurice Richard et Janette Bertrand comme personnalités publiques au Québec*. Québec : Nota bene.
- Daoust, P. (2006). *Maurice Richard. Le mythe québécois aux 626 rondelles*. Paroisse Notre-Dame-des-Neiges : Éditions Trois-Pistoles.
- Demers, F. (1999). *Céline Dion et l'identité québécoise. « La petite fille de Charlemagne parmi les grands ! »*. Montréal : VLB éditeur.
- Donegan Johnson, A. (1983). *Un bon exemple de ténacité. Maurice Richard raconté aux enfants*. [s.l.] : Grolier. Version anglaise (1984) : *The Value of Tenacity. The Story of Maurice Richard*. La Jolla : Value Communications.
- Foisy, M. & Richard fils, M. (2008). *Maurice Richard. Paroles d'un peuple*. Montréal : Octave éditions.
- Gouvernement du Canada. (1994). *Loi sur les sports nationaux du Canada*. Disponible à : <http://laws-lois.justice.gc.ca/fra/lois/N-16.7/page-1.html>.
- Harper, S. (2013). *A Great Game. The Forgotten Leafs and the Rise of Professional Hockey*. New York : Simon & Schuster. Traduction française de J.-L. Lansac (2013) : *Un sport légendaire. Les Maple Leafs d'autrefois et l'essor du hockey professionnel*. Montréal : Éditions de l'Homme.
- Jacob, R. & Laurin, J. (1994). *Ma grammaire*. Boucherville : Éditions françaises.
- Laforest, M. (1997). *États d'âme, états de langue. Essai sur le français parlé au Québec*. Québec : Nuit blanche éditeur.
- Lamonde, Y. & Hébert, P.-F. (1981). *Le cinéma au Québec. Essai de statistique historique (1896 à nos jours)*. Québec : Institut québécois de recherche sur la culture.
- Marois, C. (2000). *Maurice Richard (1921-2000)*. Boucherville : Graficor.
- « Maurice Richard. "Le point sur ma maladie." Texte intégral de sa conférence de presse ». *Dernière heure* 5, 20, 4 juillet 1998, 7-11.

- Melançon, B. (2006). *Les yeux de Maurice Richard. Une histoire culturelle*. Montréal : Fides.
- Melançon, B. (2009). « Notre père le Rocket qui êtes aux cieux ». Les religions de Maurice Richard. Dans O. Bauer & J.-M. Barreau (Éd.), *La religion du Canadien de Montréal* (pp. 111-138). Montréal : Fides.
- Melançon, B. (2013). Chanter les Canadiens de Montréal. Dans J.-F. Diana (Éd.), *Spectacles sportifs, dispositifs d'écriture* (pp. 81-92). Nancy : Questions de communication.
- Ory, P. (2004). *L'histoire culturelle*. Paris : Presses universitaires de France.
- Pellerin, J.-M. (1976). *L'idole d'un peuple. Maurice Richard*. Montréal : Éditions de l'Homme.
- Posen, I. S. (2004). *626 by 9. A Goal-by-Goal Timeline of Maurice « The Rocket » Richard's Scoring Career in Pictures, Stats and Stories*. Gatineau : Canadian Museum of Civilization. Traduction de Marie-Anne Délye-Payette (2004) : *626 par 9. Une énumération chronologique des buts marqués par Maurice « Rocket » Richard en photos, statistiques et récits*. Gatineau : Musée canadien des civilisations.
- Richard, M. (1998a). Je me sens très bien ! *La Presse*, 14 mars, A1.
- Richard, M. (1998b). On a consulté mon entourage. *La Presse*, 21 juin, S7.
- Richard, M. (2000). Je n'ai jamais brisé trois bâtons sur le dos de Laycoe. *La Presse*, 20 mars, S6.
- Simard, C. (1994). *Cette impolitesse qui nous distingue*. Montréal : Boréal.
- Todd, J. (1996). The Lion in Winter. *The Gazette*, 9 mars, C1 et C6.
- Trujillo, N. (1994). *The Meaning of Nolan Ryan*: College Station : Texas A & M University Press.
- Ulmer, M. (1998). Rocket Ride to Superstardom. Dans *The Hockey News' Top 50 NHL Players of All-Time* (pp. 38-40). Toronto : Hockey News.

